

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE
ALBERT DE SEGUIN DE REYNIÈS
(1900-1944)

par M. le général Guy Ménuat, secrétaire adjoint

Lorsque, il y a dix ans, j'entreprenais l'historique de ce petit coin du Val de Moselle, le village d'Arry, dont j'étais alors le Maire, j'avais consulté tout ce que j'avais pu découvrir comme documents dans un local poussiéreux au fond de la mairie. L'état-civil du début du siècle s'y trouvait et je ne fus pas peu surpris de lire un Acte rédigé en allemand, mentionnant, à la date du 24 août 1900, la naissance de Reyniès, fils d'un lieutenant, Aristide Antoine de Seguin de Reyniès, habitant Nice. Ma curiosité fut d'autant plus éveillée que l'Acte portait en marge la mention d'un décès survenu à Grenoble, en 1944, constaté par une Ordonnance de 1945. Mon étonnement fut encore plus grand quand je découvris au milieu d'autres paperasses une liasse de bulletins adressés par le Ministre des Anciens Combattants, en 1946, avisant la commune que la mention "Mort pour la France" était accordé à quatre enfants d'Arry, dont Albert de Reyniès !

C'est à cette même époque que j'appris l'inauguration, à Varcès près de Grenoble, d'un nouveau quartier destiné à abriter le 6^e Bataillon de Chasseurs alpins et baptisé "Quartier de Reyniès" ; au cours de cette inauguration l'un des orateurs déclarait que le Chef de Bataillon de Reyniès, qui avait commandé le "6^e" dans l'Armée de l'Armistice, était né en Lorraine. Il n'y avait aucun doute : c'est bien de l'enfant d'Arry, né en 1900, qu'il s'agissait !

*
* *

En ce 24 août 1900, à Arry, village-frontière depuis 1871, à mi-chemin entre Metz et Pont-à-Mousson, se dresse en effet un château. Belle demeure du XVIII^e siècle, il sera détruit complètement lors des combats de l'automne 1944.

Propriété des descendants du Général Jacquinet, qui l'avait acquis en 1818, le château n'est plus occupé que pendant la belle saison. Toute la

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

famille s'est, en effet, repliée à Nancy après l'annexion. Cependant les autorités allemandes sont tolérantes et ne s'opposent pas à la venue des propriétaires, chaque année, pendant l'été.

C'est ainsi que, ce jour de 1900, se trouvent au château Jeanne, petite-fille du Général, épouse de Fernand de Villers et sa fille Marguerite, âgée de 24 ans, Marguerite a épousé, en 1898, un officier de Chasseurs alpins, le lieutenant Antoine de Seguin de Reyniès, rencontré pendant un séjour sur la Côte d'Azur. Le lieutenant sert au 6^e Bataillon de Chasseurs alpins, en garnison à Nice. Marguerite attend son deuxième enfant qu'elle souhaite voir naître en Lorraine. Retenu à Nice par des manœuvres en Haute-Vésubie, le lieutenant n'a pas pu venir, encore qu'à cette époque, à la condition de rester en "tenue bourgeoise", les officiers français qui avaient des attaches en Moselle pouvaient s'y rendre en permission pendant huit jours.

Et le 24 août, à quatre heures de l'après-midi, Marguerite met au monde un garçon que sa mère vient déclarer à la mairie d'Arry. La jeune maman est d'une vieille famille lorraine, alors que le papa descend d'une antique lignée cévenole. Mais, curieusement, il est né à Coblenz, en novembre 1870 : son père était aide-de-camp du Maréchal Canrobert, emmené en captivité après la chute de Metz ; sa femme avait été autorisée à le rejoindre.

Lorrain par son lieu de naissance, lorrain par sa mère, Albert de Reyniès le sera encore plus par ses premières réactions d'enfant. Il revient, chaque année, pendant les grandes vacances, au château d'Arry avec sa mère. Il y rencontre fréquemment les troupes occupantes en manœuvres près de la frontière. Les officiers cantonnent tout naturellement au château.

Ceux de sa famille qui se souviennent de lui, à cette époque, rapportent qu'à ses jeux se mêlait un anti-germanisme frondeur. C'est ainsi qu'à 13 ans, il s'était acharné à détruire à coups de pierre la lettre "D" du panneau frontière, à la sortie de la commune sur la route de Pont-à-Mousson et qu'en passant près du Poste de douane, au hameau de la Lobe, écart de la commune sur la grande route, il avait entonné : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine..." devant les factionnaires allemands médusés.

La Guerre survient. Albert ne reviendra plus à Arry, car après 1918 la famille a dû abandonner un château entièrement saccagé.

Elève à l'externat Notre-Dame de Grenoble, où son père commande le 14^e Bataillon de Chasseurs, il prépare Saint-Cyr. En 1918, il est reçu et appartient à la Promotion "de la Victoire". Il sort N^o 2 en septembre 1920 et choisit le 5^e Bataillon de Chasseurs à Pied en occupation à Trèves. Lieutenant en octobre 1922, il va, comme tous les jeunes officiers, être

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

Lorry le 24 Août 1900

Der dem unterzeichneten Standesbeamten erschien heute, der. Persönlichkeit nach

der Name, Sie gewollte Frau Johannes Maria Robinson de Villers wohnhaft in Lorry

de Leguin de Reynies Lieutenant Marie Joseph Albert

Art 79 du Code Civil, compl. par l'ord. n. 45-509 du 29.3.45

Est été Ad à Grenoble (France) le 6 Mai 1944

Certifié conforme. Le Greffier:

MORT PAR LA FRANCE

Le maire: Mlle

283

0511

Religion, und zeigte an, daß von der Maria Augustina Margareta de Leguin, Ehefrau de Reynies geb. de Villers, Katholischer Religion, geboren am 24. August 1872, Katholischer Religion,

wohnhaft in Sizza, wohnhaft im Hofe von Lorry, zu Lorry

am 21. März 1899 in Sizza, im Alter von 26 Jahren, geboren worden sei und daß das Kind

den Namen Marie Joseph Albert erhalten habe. Sie Maria de Villers erklärte, daß sie bei der Heirat ihres Mannes de Reynies de Reynies zugegen gewesen sei.

Vorgelesen, genehmigt und unterschrieben.

So. de Villers

Der Standesbeamte.

Galili

Uebereinstimmend mit dem Hauptregister beglaubigt

Lorry le 24. August 1900

Standesbeamte

Galili

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

affecté au Maroc pour le séjour obligatoire sur un Théâtre d'Opérations Extérieur. Il rejoint, en janvier 1923, le 66^e Régiment de Tirailleurs marocains, à Meknes. C'est l'époque de ce que l'on a appelé "la Tâche de Taza". En mai, de Reyniès part avec sa compagnie, au sein d'un Groupe mobile qui a pour mission de dégager la vallée de la Seghia. Le 24 juin, au matin, la Compagnie de Reyniès attaque les "Chleuhs" retranchés dans les ravins rocheux près d'El-Mers. L'affaire est chaude : El-Mers est conquis mais le tiers de la Compagnie est hors de combat. Le lieutenant de Reyniès est cité, pour la première fois ; il est fier d'en informer son père, alors général commandant la 1^{ère} Brigade de Chars.

Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas eu le même souci de sécurité pour lui-même ? Le surlendemain, il va retirer du courrier à son ancien domicile. Un séide de la Gestapo, qui surveillait l'immeuble, alerte la police allemande. Celle-ci arrête le commandant, le 6 mai vers 10 h 30, dans une rue qu'il empruntait en sortant de chez lui. Un officier de réserve, le lieutenant Chevallier, détenu à l'hôtel servant de prison de la Gestapo, témoigne dans les termes suivants :

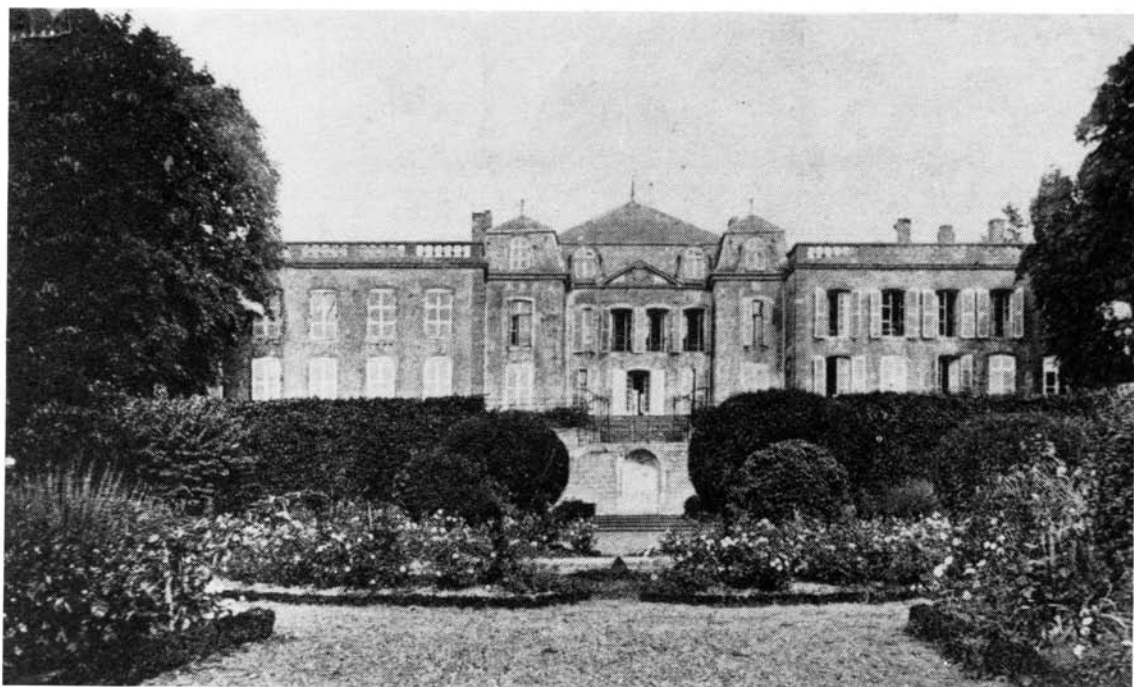
"Le 6 mai, vers 11 h 30, les gardiens firent évacuer la cellule voisine de la mienne pour y mettre – nous dirent-ils – un commandant. De suite, mes camarades de cellule et moi-même nous tentâmes de communiquer avec le nouveau venu. Aucune réponse ne nous fut faite et pourtant nous entendions bien les pas nerveux de notre voisin.

Vers 15 h, ce même jour, les inspecteurs allemands vinrent le chercher et ne le ramenèrent que vers 19 h 30. A l'aide d'un petit trou pratiqué dans la porte nous avons pu voir le commandant. Il était pâle et avait dû subir une pénible séance. Il est resté en cellule jusqu'au lendemain soir, vers 21 h, quand les allemands l'emmenèrent, je le vis partir d'une fière allure et les gardiens nous dirent : "Le commandant est libéré...". Mais nous savions bien que ce n'était pas de cette manière qu'on venait chercher les prisonniers pour leur rendre la liberté".

Le 7 mai, vers 21 h, le commandant de Reyniès est donc sorti vivant des locaux de la police allemande. Le plus épais mystère plane ensuite sur son sort, car nul ne le reverra jamais plus. Jamais sa famille ne pourra retrouver son corps ! Quoiqu'il en soit, on peut être certain qu'il n'avait pas parlé car, après le 7 mai, aucun de ses chefs, aucun de ses subordonnés, aucun de ses collaborateurs ne sera inquiété.

Le 26 novembre 1945, le général de Gaulle citait à l'ordre de l'armée le chef de bataillon de Reyniès, dans les termes suivant : "Officier supérieur d'une valeur incomparable, a préparé en secret la remise sur pied d'un bataillon de chasseurs alpins. Appelé à prendre la tête de la résistance dans le département de l'Isère, s'est imposé de manière indiscutable grâce à son rayonnement, sa sûreté de jugement, son esprit d'organisation et son courage personnel dans les dangers permanents qu'il courait à Grenoble.

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE



UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

Arrêté par la police allemande le 6 mai 1944, est mort pour la France quelques heures après son interrogatoire, emportant avec lui tout son secret, laissant dans son département une organisation secrète puissante et admirablement montée. A été un des meilleurs artisans de la libération de son territoire”.

*
* *
*

Voici donc cet officier de chasseurs que j'ai eu le privilège de faire revivre dans la mémoire de son village natal : Arry. J'avais dû constater qu'il y était totalement inconnu. J'ai fait graver son nom sur la plaque que j'ai fait apposer sur le mur de la Mairie, à la mémoire de tous les enfants d'Arry morts au champ d'honneur. J'ai eu surtout le grand honneur de faire dévoiler cette plaque, le 26 octobre 1980, par un fils du commandant, en présence de Madame de Reyniès et plusieurs membres de sa famille. C'est grâce à eux que j'ai pu réunir toutes les précisions sur Albert de Seguin de Reyniès.

Ce jour-là, devant le fanion du 6^e Bataillon de Chasseurs alpins, venu de Grenoble, avec sa garde, aux accents d'une "Sidi-Brahim" émouvante sonnée par la fanfare du 24^e Groupe de Chasseurs, a pu être dignement célébrée la glorieuse épopée du chef de bataillon de Reyniès, né à Arry, dans le château familial et mort pour la France dans les maquis de l'Isère.

Rapatrié en janvier 1925, de Reyniès est affecté à Annecy, au 27^e Bataillon de Chasseurs alpins. Il ne se contente pas de s'appliquer à l'instruction des jeunes recrues et prépare le concours de l'Ecole Supérieure de Guerre à laquelle il est reçu en 1929. Après les deux années d'études à Paris il est affecté, avec le Brevet d'Etat-Major, à l'Etat-Major du Gouverneur de Lyon, commandant la XIV^e Région Militaire. Promu capitaine le 25 mars 1933, il souhaite effectuer dans les Chasseurs son temps de commandant de capitaine. Il retrouve le 27^e B.C.A. en juillet 1936 et en comandra la 2^e compagnie jusqu'en juillet 1938. C'est ensuite, à nouveau, l'E.-M. de Lyon.

A la déclaration de guerre, il est affecté à l'Etat-Major de la VI^e Armée, puis du III^e Groupe d'Armées commandé par le général Besson. Il y travaille au 3^e bureau pendant toute la campagne.

Chef de bataillon le 25 juin 1940, il voit ses connaissances de la langue allemande mises à contribution : il est envoyé à Wiesbaden, à la commission d'Armistice, au sein de la délégation française. Il reste à ce poste jusqu'en mars 1942. Il est alors muté en France non-occupée pour prendre le commandement du 6^e Bataillon de Chasseurs alpins, de l'Armée de l'Armistice, en garnison à Grenoble.

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

Mais ce temps de commandement sera, hélas, éphémère : 8 mois, de mars à novembre 1942, quand l'Armée de l'Armistice sera dissoute. Et pourtant, ce sera suffisant pour que le Commandant imprime à son Bataillon sa marque, au point que deux ans plus tard le 6^e deviendra le noyau de la Résistance du Vercors.

Dès sa prise de commandement, le 7 avril 1942, il s'emploie à insuffler à ses cadres et à ses chasseurs la volonté de faire face aux événements que l'on pressent et se tenir prêt à reprendre la lutte. Dans les Alpes, on espère bien pouvoir constituer, tôt ou tard, un réduit permettant de conserver une partie du territoire national hors de l'atteinte de l'ennemi. Le 6^e Bataillon de Chasseurs est ainsi prévu pour assurer l'occupation et la défense de la "Porte de Voreppe". Le commandant de Reyniès étudie cette hypothèse avec ses cadres, sous le couvert de déplacement d'unités pour des coupes de bois.

Mais les événements se dérouleront de manière aussi imprévue qu'incohérente, lorsque, après le débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, les Allemands se décideront à occuper la totalité de notre pays et exigeront, le 27 novembre, en réaction au sabordage de notre flotte, la dissolution de l'Armée de l'Armistice.

Le 6^e mis sur pied de guerre, quitte Grenoble pour la montagne, mais doit vite abandonner tout projet de combat qui ne saurait être qu'un "baroud d'honneur", sans autre issue que des morts inutiles, des représailles et la captivité.

Toutefois, en dehors des ordres officiels de démobilisation, des instructions verbales sont diffusées par le commandement. Il s'agit de dissimuler, en lieux sûrs, le maximum d'armes et d'équipements, de garder le contact entre cadres et troupes, d'assurer ainsi la vie du Bataillon sous une forme clandestine, enfin, pour les officiers, de ne quitter Grenoble sous aucun prétexte.

Convaincu de pouvoir, un jour, regrouper son bataillon, le commandant fait scrupuleusement exécuter ces instructions. Son officier du matériel se charge du camouflage des armes et équipements dans des caches isolées. Le bureau liquidateur du 6^e se transforme en organe de liaison et sera, plus tard, la filière utilisée pour constituer le maquis du Vercors.

Lorsque la création du "Service du Travail Obligatoire" intervient et provoque une sorte de génération spontanée de maquis, la logique voulait que ces effectifs inespérés, littéralement jetés par les allemands dans les bras de la résistance, soient utilisés militairement contre eux. Le commandant de Reyniès cherche donc à coordonner l'action des divers groupes sporadiques échappés à l'occupant. Il se dépense sans compter pour les

UN HÉROS LORRAIN DE LA RÉSISTANCE

intégrer dans une organisation commune avec une résistance locale en partie constituée. Il visite les maquis installés dans les Chartreuses, le Vercors, l'Oisans, le Grésivaudan et resserre le contact avec les anciens du 6^e.

Cependant, à Grenoble, les principaux chefs des mouvements clandestins sont assassinés, en novembre 1943, par un groupe de tueurs suscités, par la Gestapo, parmi les miliciens. Le chef départemental de l'armée secrète est obligé de se réfugier dans une clandestinité totale et le Commandant de Reyniès prend sa place.

Vers la fin de 1943, il apprend que la police allemande est sur la piste de la totalité de la résistance de l'Isère. Bien qu'il songe à passer, lui aussi, dans la clandestinité, il veut d'abord mettre sa famille en sûreté, sa femme et ses huit enfants. Il leur trouve un refuge dans la Drôme et, à partir de ce moment, il loge tantôt chez des amis, tantôt chez des sympathisants. Toutefois, il continue à rencontrer ses subordonnés, à peu près tous les jours, à Grenoble, soit à la bibliothèque de garnison, soit dans un square de la ville, soit dans une église. Il organise à Malleval, où le 6^e a créé un noyau d'accueil, un regroupement de petits maquis. Une trahison livre, le 29 janvier 1944, cette formation qu'un bataillon allemand encercle et anéantit. Un peu après, c'est à Saint-Martin en Vercors qu'un maquis, exclusivement composé d'anciens du 6^e, parvient à se constituer et le commandant envisage de le rejoindre, au printemps sans doute. La chute d'un autre maquis, en Haute-Savoie, au plateau des Glières, le 28 mars, convainc de Reyniès que sa présence à Grenoble est une erreur car les trahisons se multiplient. Il fait un rapide voyage dans la Drôme pour revoir sa famille. Il compte rester, encore une semaine, à Grenoble, avant de rallier le Vercors.

En ville, à ce moment, il est hébergé par la générale Regard, dont le mari a pu passer en Afrique du Nord. La fille de cette dernière propose au commandant d'aller elle-même retirer son courrier à l'Hôtel de la Division. Mais de Reyniès ne tient pas à ce qu'elle courre le moindre risque car il se sent suivi. Il lui demande de ne le faire qu'après son départ, dans quatre ou cinq jours.